Le Père André Rémond Brun

Prêtre de l'Oratoire

Notice biographique

E. Bonnardet
Ps. de l'Oratoire

(1) Il était le plus jeune de 3 frères entrés à l'Oratoire :
Bonaventure Stanislas, né en 1746, entré le 10 mars 1764, sorti peu après.
Bernard Xavier, né en 1748, entré le 28 octobre 1763, prêtre en septembre 1775
sorti en 1777 pour prendre possession d'un bénéfice.
André Rémond, né le 20 mai 1751, entré le 20 septembre 1770.
Ils étaient fils de Jean Brun, le jeune, négociant à Bordeaux et de Marie Plaçant
Jean Brun était mort au moment de l'entrée à l'oratoire d'André Rémond. La famille
devait jouir d'une certaine aisance car les 3 frères payèrent régulièrement la pension
requise

(2) Le Père Sauvé Moisset, qui sera élu supérieur général de l'Oratoire le 16 septembre 1779.

(3) Entré à l'Institution de Paris le 20 Xbre 1770, il fut déclaré admis et reçut le costume
oratorien le 5 janvier 1771. Il payait 300# de pension et promettait de l'entretenir de
vêtements.

(4) Le 18 septembre 1766, il y avait un autre Philibert Carrichon, venant de Salles, paroisse
de Blacé (Rhône) vigneron de Mme de la Chanagne au fief du Perroy à Rignié

(5) Nous verrons plus loin deux de ses frères installer un commerce de vin rue S. Jacques à
Paris. L'un d'eux, Jean Marie Carrichon, meurt à Charenton le 20 juin 1817.

Le Père André Rémond Brun

Dans les derniers mois de l'année 1770 entraient au noviciat de l'Oratoire à Paris deux jeunes gens que leurs tempéraments si contraires, leur éducation familiale si différente, leurs goûts personnels si nettement opposés, jusqu'à leur tenue extérieure auraient dû maintenir à distance l'un de l'autre et qui, cependant, se vouant l'amitié la plus profonde, se soutenant dans les circonstances les plus périlleuses, allaient se rendre capables, aux jours sombres de la Terreur, des plus beaux actes de charité et d'héroïsme.

Le premier, entré le 20 septembre 1770, se nommait André Rémond Brun[1], était fils d'un riche négociant en denrées coloniales du port de Bordeaux et était âgé de 19 ans. Le supérieur[2] du noviciat envoyait au supérieur général, le P. de la Valette, ce portrait du jeune candidat : « Grand de taille, bien fait, d'une « distinction de manières rare à cet âge et qui en impose, le confrère Brun a poursuivi toutes ses études, philosophie « comprise, en notre Académie militaire de Vendôme, où ses camarades l'avaient surnommé le marquis. Il est « d'une grande habileté de ses mains dont il fait ce qu'il veut. Il réussira dans les colléges, où, du reste, il désire « être envoyé. Il aime l'étude, s'y passionne. Mais son besoin de se dévouer est très net et sa piété profonde « et solide. »

Le second, entré juste 3 mois plus tard, le 20 X^bre[3] 1770, se nommait Antoine Philibert Carrichon[4]. Il était né à Salles (Rhône) en 1749 de Philibert Carrichon, épicier-buvetier à Lyon et d'Antoinette Carraud. Mais, avant de s'en aller chercher fortune dans la grande cité lyonnaise, l'épicier-buvetier avait été, comme son père, vigneron de M. de Sarrazin à Durette. Il est donc bien probable que son plus jeune fils[5], Antoine Philibert passa ses jeunes ans chez ses grands parents au château de la Pierre. Les traditions familiales en Beaujolais le voulaient ainsi.

A 12 ans, sa Première Communion faite dans l'église aujourd'hui détruite de Durette, il regagne Lyon. Comme il montrait de belles qualités d'intelligence et des preuves sérieuses de vocation ecclésiastique, ses parents, acceptant tous les sacrifices, confièrent leur fils aux Pères Jésuites qui dirigeaient alors le célèbre collège de la Trinité. Antoine Philibert fit là toutes ses humanités, plus un cours de logique et à 21 ans, un peu en retard sur ses camarades plus jeunes que lui, entrait à l'Oratoire.

(1) « Il avait une figure commune, particularité qui facilitait son travestissement et qui « contribua peut-être à le faire adopter comme un camarade par les habitants du faubourg « St-Jacques. Une fistule lacrymale le dispensa du service de la garde nationale et lui sauva l'épreuve « du corps de garde, où il aurait pu se trahir, soit que par son silence il eût paru désapprouver les « propos impies qu'il y aurait entendus, soit que le cri de sa conscience l'eût entraîné à les « blâmer. » (Souvenirs du confrère Gaillard)

(2) L'Institution ou noviciat de l'Oratoire existe encore en partie. C'est l'Hospice des Enfants assistés 74 rue d'Enfer-Rochereau.

(3) Après son décès on trouve parmi ses papiers un acte notarié par lequel son père lui avait constitué le 29 avril 1773, cent livres de rente annuelle et viagère comme titre clérical.

« Le Confrère Carrichon, écrira de lui le supérieur du noviciat, est de taille médiocre, épais,
« gauche de manières, de figure peu avenante[1]. Il ne réussirait pas dans nos collèges pour lesquels
« il faut des qualités extérieures que le jeune homme ne possède malheureusement pas. Mais sa piété est
« profonde et éclairée, son esprit de sacrifice déjà très manifesté. Il doit devenir un directeur d'âmes. »

Et le Père Moisset, supérieur du noviciat, ajoutait: « ce sont les deux meilleurs sujets; ils feront le plus
« grand honneur à l'Oratoire. »

La suite du récit montrera que le supérieur du noviciat ne s'était trompé dans aucune de ses appréciations. Il montrera également à quel point la Providence, lorsqu'elle destine des hommes à réaliser un jour une grande mission, sait les munir à l'avance des qualités morales et même des dons physiques qui leur seront nécessaires.

« Le Confrère Brun, avait-on dit, doit réussir dans les collèges. » De fait, le noviciat terminé, il est envoyé à l'Académie royale de Juilly jusqu'à sa prêtrise reçue pour la Noël 1777. Pendant cinq ans il remplit à Arras le poste important de préfet du collège; puis, en 1783, il retourne à Juilly d'abord comme directeur spirituel des élèves, enfin comme curé de la paroisse.

Le 16 janvier 1791, il refuse le serment schismatique, reste néanmoins sur place jusqu'au mois d'août 1791, se retire, à l'arrivée du curé assermenté, dans le village voisin de Montgé, revenant chaque dimanche célébrer la sainte Messe au collège et encourager ses paroissiens fidèles. Aux derniers jours de 1792, pourchassé et menacé par les révolutionnaires de Meaux et désirant avant tout ne pas compromettre le collège qui ne cessera de fonctionner pendant toute la Terreur, il gagne Paris et rejoint son ami qui l'appelle.

Le Confrère Carrichon était resté au noviciat[2] où l'exemple de sa piété, de sa régularité, de son dévouement à l'œuvre avait été reconnu d'heureuse influence. Ordonné prêtre en avril 1774[3], il est nommé sur place directeur, poste qu'il va remplir presque sans interruption, sauf les deux années 1784 et 1785 passées à Arles pour rétablir sa santé. Revenu à Paris, il se dévoue sans compter à la formation des jeunes confrères de la Congrégation, s'attirant l'estime et la vénération de tous.

Son zèle déborde bientôt au dehors. Sa réputation de directeur sage et éclairé attire à son confessionnal nombre de pénitents. On y voit des gens du peuple et des bourgeois de Paris; on y voit aussi, confondus dans la foule, des représentants des plus grandes familles de France: la maréchale de Noailles, la duchesse d'Ayen

(1) Le Frère Joseph François Delamarre, né à St Germer (Oise) le 3 mai 1731, avait été reçu de l'Oratoire le 20 mai 1763 à Juilly même où il servait depuis plusieurs années en qualité de cordonnier. Il avait 32 ans. Envoyé à cause de son habileté à la maison Mère de la rue St Honoré, il était encore le correspondant officiel et de confiance du collège. C'est entre ses mains que les familles habitant Paris allaient solder la pension de leurs enfants. Il s'attacha au P. Brun pendant les mauvais jours. La tempête passée, il regagne Juilly, pensionnaire de l'Etat en sa qualité de ci-devant Frère de l'Oratoire. Il mourut au collège le 19 juillet 1806, à 4h du soir, âgé de 75 ans.

(2) Jean Augustin Mandar, marchand papetier au n° 26 de la rue St Honoré et sa femme née Sophie Angélique Safflet, perdent le jeudi 3 mars 1809 un fils, Charles François, âgé de 15 ans, convoi à St Eustache.

(3) Jean François Mandar, né à Marines (S. et Oise) en 1732, entré à l'Oratoire en 1750, homme d'une rare valeur, prédicateur renommé, en relations avec J.J. Rousseau qui parle de lui dans ses <u>confessions</u> et dans l'<u>Emile</u>, supérieur de Juilly de 1785 à 1791, se réfugie en Angleterre chez le duc de Norfolk qui avait été son élève et revient mourir à Marines en 1803 après avoir refusé l'épiscopat sous Napoléon comme sous Louis XVI. Il a donné son nom à une rue de Paris. Eugène Babin, premier éditeur de ce nom, était son petit neveu et avait été élevé à Juilly.

(4) Nicolas Michel Lelièvre mourut le lundi 14 Xbre 1812 à 67 ans. Convoi à St Eustache.

la vicomtesse Louise de Vaudes, la marquise de Lafayette, la marquise de Montagu, la marquise de Grammont. Le P. Carrichon se donne sans distinction au service des uns comme des autres.

Mais voici les mauvais jours. Le 16 janvier 1791, le Père Carrichon refuse le serment schismatique. A la fin de l'année 1792, l'Oratoire étant supprimé comme toutes les autres congrégations, c'est la dispersion d'abord et bientôt la persécution sanglante. Le 25 Novembre arrive de Juilly au noviciat le P. Brun chassé de sa paroisse. Le lendemain arrive de la maison mère de la rue St Honoré à Paris, le Frère convers François Delamarre[1] portant sur son épaule son outillage de cordonnier.

La décision est rapidement prise : on revêtira des habits laïques, on se réfugiera dans un coin et l'on installera sans bruit une boutique de savetiers-raptasseurs. Le Frère Delamarre sera le patron ; le P. Brun sera son apprenti, bientôt aussi habile que son maître ; le P. Carrichon, plus libre d'allures, fera les courses et surveillera l'horizon.

Mais, où trouver le coin caché et sûr ?

Nos trois artisans seraient allés volontiers au N° 26 de la rue St Honoré chez un fournisseur de la ci-devant communauté oratorienne, Jean Augustin Mandar[2], marchand papetier, qui offrait la plus généreuse hospitalité. Mais les Oratoriens étaient trop connus dans ce quartier. Y demeurer, y reconstituer un groupe eût été de la dernière imprudence. Du reste, le dit marchand-papetier avait déjà accueilli son parent le Père Jean François Mandar[3], ancien supérieur de Juilly et célèbre prédicateur qui, bientôt dénoncé, n'eut que le temps de passer en Angleterre.

Une des plus anciennes pénitentes du P. Carrichon, Dame Marie Ursulle Pétronille Valonette, épouse de Nicolas Michel Lelièvre[4], 11 charcutier rue des Prouvaires, N°6, à l'enseigne du boudin frais 11, mit à leur disposition une sorte de remise au fond d'une cour. C'est là qu'ils installèrent leur atelier et commencèrent aussitôt le travail. Ils couchaient dans une grande pièce dans les greniers de la maison. Mr et Mme Lelièvre méritaient toute leur confiance et la présence de ces 3 ouvriers ne fut pas remarquée dans ce quartier si populeux et si affairé des Halles.

Mais Dame Lelièvre, qui avait le matin même communié de la main du P. Brun, meurt subitement à son comptoir en janvier 1793 et cette mort les met dans le plus grand embarras. Il fallait chercher un autre logis.

(1) Louis Fauvelle mourt deux ans après le 20 août 1795. Sa femme, née Marie Véronique de Robecq, continue le commerce avec son fils Charles Louis et meurt à son tour, âgée de 94 ans, le jeudi 7 mars 1805. Convoi à St Eustache.

(2) Abbé Delarc : l'Eglise de Paris pendant la Révolution : t. II, p. 471

L'auteur ajoute (p. 472) « après, toute trace de culte public disparaît et, pendant de longs mois, une nuit complète et opaque enveloppe pour ainsi dire l'Eglise de Paris. »

(3) « Ces deux prêtres circulaient librement, à la faveur de leur déguisement laïque ; ils étaient de ces ecclésiastiques
« courageux qui continuaient secrètement à remplir leur saint ministère, et, bien que le culte catholique fût
« encore toléré à l'époque où les dames de Noailles gardaient détention chez elles, tous deux s'étaient enrôlés dans
(Non) « ce service des âmes qui devait fonctionner mystérieusement pendant toute la Terreur et procurer à de nombreux
« fidèles les consolations de la religion. Tel sans-culotte en bonnet rouge et en carmagnole, dont l'aspect farouche
« effrayait les bonnes gens, n'était autre qu'un prêtre qui portait le viatique à un malade ; tel garçon, marchand
« de vin, prêtre également, pénétrait dans les prisons, y livrait sa marchandise, écoutait les confessions, bénissait,
« absolvait et s'en allait, remportant son panier vide après force poignées de mains aux geôliers pour se ménager
« bon accueil à sa prochaine visite. » (Le Nôtre : le Jardin de Vicpus, p. 7)

(4) Le P. Carrichon prit un logement dans le faubourg St Jacques et sa grande simplicité lui concilia bientôt l'affection du quartier. Sous un habit laïque d'une étoffe grossière, il passait pour un marchand de vin de Mâcon. Deux de ses frères en faisaient le commerce depuis longtemps et l'abbé leur servait parfois de commissionnaire.
(Souvenirs du P. Gaillard.) C'est dans ce mirmable qu'il a voulu revenir pour y mourir.

(5) « M. Carrichon ne s'était soumis à un travestissement qui lui répugnait extrêmement que pour procurer les secours
« de la religion à ceux qui les réclamaient de lui. Le marchand de vin de Mâcon disait la messe, préparait quelques
« enfants à la Première communion, administrait les malades, en un mot exerçait le ministère dans tous les quartiers
« de Paris, allant toujours à pied et prenant à la hâte une nourriture grossière et à peine suffisante. Il ne s'est-
« jamais dissimulé que son secret étant connu de tant de maisons, le bavardage fort innocent d'un enfant, le
« caquetage ou seulement l'imprudence d'un domestique pouvaient à tout instant l'entraîner à l'échafaud. La
« Providence, dont il remplissait si bien les vues bienfaisantes, veillait sur lui ; jamais il ne fut recherché par les
« autorités, il n'éprouva pas la plus légère indisposition pendant tout le temps qu'il fut obligé de se cacher pour
« exercer le ministère ; l'on sait que la police d'alors s'attachait particulièrement à découvrir les autels clandestins. »
(Souvenirs du confrère Gaillard.)

(6 On cite pour le service des âmes :

le lundi, l'abbé de Voisins, ancien vicaire de St Sulpice, curé de St Etienne du Mont en 1802, mort évêque nommé de St Flour le 14 février 1809.

le mardi, le Père Carrichon, mort à Paris le 30 juillet 1818.

le mercredi, l'abbé Philibert Bruyas, mort évêque de Grenoble.

le jeudi, l'abbé Renaud, en 1802 premier vicaire de St-Germain des Prés.

le vendredi, l'abbé Charles Maguin, curé de St-Germain l'Auxerrois en 1816, mort le 12 janvier 1843.

le samedi, l'abbé de Keravenant, devenu en 1816 curé de St Germain des Prés, mort le 26 mai 1831.

le dimanche, l'abbé de Sambucy, retiré d'abord à Milhaut et sacré évêque de Rodez en 1817.

On le trouve sans trop de peine, non loin de là, rue du Marché aux Poirées, chez un marchand fruitier-oranger nommé Louis Fauvelle[1] qui, deux fois, sauva la vie de nos oratoriens en les cachant à temps dans ses caves sous des caisses de fruits.

Devant ces menaces, se croyant plus personnellement visé, le Père Carrichon, en mars 1793, laisse ses compagnons et se réfugie au N° 270 de la rue St Jacques[4] dans une vieille maison qui existe encore. Deux de ses frères, venus depuis peu à Paris, tenaient là une buvette à l'enseigne du vrai Beaujolais; il passait pour le 3me marchand, chargé spécialement des livraisons à domicile.

Sans souci des dangers auxquels ils s'exposaient, les deux Pères s'en allaient chaque matin célébrer la sainte messe et faire les offices les dimanches dans la chapelle de l'ancien noviciat de l'Oratoire[2], chapelle qui ne fut fermée que dans la semaine de la Sexagésime 1794, alors que tout culte public était interdit et que les scellés avaient été placés sur les portes de toutes les églises de Paris dès le 23 Novembre 1793.

Ils repartaient, portant sur eux des hosties consacrées qu'ils distribuaient dans tous les quartiers de Paris[3]. Jamais ils ne furent inquiétés, ni arrêtés.

Le Père Carrichon, ayant su gagner les bonnes grâces des géôliers et prêteptant les obligations de son métier de savetier ou de marchand de vin, portait les hosties consacrées et non consacrées jusque dans les prisons[5], jusque dans la Conciergerie à M. Emery, le supérieur de S. Sulpice, qui avait été incarcéré dès le 3 août 1793, de telle sorte que, depuis cette date jusqu'après le 9 thermidor, pas un jour ne s'écoula sans que la sainte messe fut célébrée dans la funèbre géôle que Fouquier-Tinville croyait si bien gardée et impénétrable.

Mais là ne se bornait pas le zèle du Père Carrichon. Bien vite M. Emery et quelques prêtres courageux[6] avaient organisé ce qu'on a appelé « le service des âmes ». Quand les condamnés n'avaient pu, avant leur départ pour l'échafaud, recevoir les sacrements, ils étaient avertis par des voies sûres qu'à tel endroit du fatal itinéraire, un prêtre se trouverait sur leur passage pour leur donner de loin l'absolution. Un prêtre fut désigné pour chaque jour de la semaine : le Père Carrichon pour le mardi.

Déguisé le plus souvent en garde national, il s'en allait jusqu'au pied de l'échafaud, se glissait jusqu'au premier rang face aux victimes, leur faisait le signal convenu, enlevait son chapeau, y cachait sa main droite et tout en traçant le signe de la croix, prononçait les paroles du pardon.

(1) Louis Bruno, comte de Boisgelin, ex noble et maréchal de camps, âgé de 61 ans ; Marie Catherine Stanislas de Boufflers, sa femme, 50 ans ; Amélie de Boufflers, veuve du duc de Biron, 48 ans.

(2) René de Boufflers de Rouvray, entré en 1623, mort à Marines le 31 janvier 1639 ;— Charles de Boufflers de Remiencourt, entré le 24 Novembre 1638 ;— René de Boufflers de Remiencourt, entré le 1 juillet 1683. Ils étaient de la même famille que les deux maréchaux de France qui ne partaient pas en guerre sans emmener dans leur état-major un prêtre de l'Oratoire comme aumônier particulier.

(3) Toussaint Charles François Giverville de St Maclou, ex-chevalier de l'ordre du roi, 67 ans, élève de Juilly du 5 Novembre 1718 au 5 août 1721 ;— Antoine Jean Bte Alexandre Julien, ancien intendant d'Alençon, 80 ans, élève de Juilly du 2 mars 1720 au 2 mars 1722 ;— René Charles François de Latour-Dupin Chambly, colonel au ci-devant régiment des grenadiers royaux, 48 ans, élève de Juilly du 14 Novembre 1754 au 4 septembre 1760 ;— Aymar Charles Marie Nicolaï, premier président de la chambre des comptes 47 ans, élève de Juilly du 25 octobre 1755 au 11 juillet 1760 ;— Marc Antoine François Marie Raydon de la Tour, propriétaire à Creil sur Oise et commandant de la garde nationale, 50 ans, élève du 24 septembre 1756 au 6 mars 1761 ;— Honoré Joseph Royer, ex noble et conseiller d'état, prêtre, grand vicaire et bénéficier, 55 ans, dont la cause de béatification est introduite à Rome, tous guillotinés le 19 messidor an II, 7 juillet 1794.

Le Père Brun n'avait pas accepté de participer à ce service à tour fixe et régulier. Ce n'était pas la peur qui l'arrêtait. Mais, comme nous l'avons dit plus haut, les meilleurs déguisements ne suffisaient pas pour cacher la trop grande distinction de ses manières. La prudence lui interdisait de s'exposer ainsi trop souvent en public et de compromettre par sa disparition l'attachement à la foi de nombreux fidèles.

On aurait pu le voir, cependant, bien des fois, suivre lui aussi le cortège des malheureuses victimes pour saisir l'occasion de leur donner une dernière absolution.

Nous avons raconté comment, le 4 thermidor, au jour de la mort des Dames de Noailles, accompagnant le funèbre cortège sous la pluie torrentielle, le Père Carrichon aperçut sur le perron de l'église St Paul-St Louis, le Père Brun venu là tout exprès pour rendre de loin le même service à celles qui allaient mourir. Les deux Oratoriens se retrouvent avec saisissement et échangent un salut discret.

Quelques jours auparavant, le 27 juin, il avait accompagné jusqu'à la barrière du Trône le Comte Louis Bruno de Boisgelin, maréchal de camp; sa femme, née Marie Catherine Stanislas de Boufflers et sa belle-sœur Amélie de Boufflers, veuve du duc de Biron[1]. En cette douloureuse circonstance, il représentait l'Oratoire tout entier et donnait une suprême preuve de reconnaissance à cette famille de Boufflers qui avait donné trois de ses membres[2] à la Congrégation et multiplié donations et délicates attentions inlassablement pendant presque deux siècles.

Le 7 juillet, six anciens élèves[3] de l'Académie royale de Juilly montaient sur l'échafaud. Ils étaient de tous les âges et de toutes les situations. Le plus jeune avait 17 ans; le plus âgé était dans 80me année. Il y avait des propriétaires fonciers, des officiers, des intendants de province, des présidents de chambres, un prêtre dont la cause de béatification est introduite à Rome. Dès qu'il eut connaissance de leur arrestation, le P. Brun s'est multiplié pour leur procurer tous les secours et toutes les consolations de la religion. Au jour de leur sacrifice, il se trouvait près d'eux, leur donnant une dernière absolution.

Enfin, le 9 thermidor (22 juillet) il se trouvait dans la rue St Antoine au moment où la foule, écœurée de tous ces massacres inutiles, apprenant la chute de Robespierre, arrête le convoi, dételle les charrettes et crie aux malheureux condamnés: « Sauvez-vous! Sauvez-vous! » Les gendarmes de l'escorte hésitent, laissent faire. Mais voilà qu'un peloton de cavaliers accourt au galop, Hanriot en tête. Il fond sur l'attroupement, le disperse, remet l'ordre dans le cortège

(1) Les Guy de Vérine vivaient sur la paroisse St Eustache.
Le 14 Novembre 1802 on note le convoi d'Alexandrine Marguerite Gabrielle Guy de Vérine, veuve d'Alexandre Jean Bte Anne Gabriel Decullon d'Arcy, morte 20 rue des Petites Ecuries, en présence de Jean François Pierre Guy de Rôny, son frère
et de Claude François Barckhaus, son oncle maternel.

(2) Née Marguerite Marie Barcos, est âgée de 55 ans.

(3) Abbé Delarc : L'Eglise de Paris pendant la Révolution, T. II, p. 396.

et commande aux gendarmes de poursuivre ; — la loi doit être obéie.

Dans la bagarre, le Père Brun reçoit un coup de pied de cheval qui le blesse au mollet gauche et le fait longtemps souffrir. Il se traîne cependant jusqu'à la barrière de Vincennes. Il avait fait la promesse de sa présence en cet endroit à un vieux ménage digne de pitié, les Puy de Vérine. (1)

Pierre Durand Puy de Vérine, ex. maître des comptes, âgé de 69 ans, sourd, aveugle, tombé dans l'enfance depuis plus de 3 ans, est dans un état lamentable : les gardiens ont dû le soulever pour le jeter comme un ballot dans la charrette. Sa pauvre femme (2) est à bout de forces et de courage en voyant les mauvais traitements prodigués à son mari. Elle reprend vie, quand elle a pu reconnaître son ancien confesseur. Ce fut la dernière exécution. A l'aube, le lendemain, les envoyés de Sanson démontaient la guillotine de la place du Trône et l'emportaient ; elle n'y devait jamais reparaître.

Mais la Providence avait destiné le Père Brun pour une autre mission qui, pour être moins spectaculaire, n'en présentait pas moins de dangers et ne demandait pas moins d'héroïsme.

Les sentiments de la foi catholique persistaient dans le peuple de Paris, surtout dans le petit peuple ; il se rappelait aux anniversaires des grandes solennités du catholicisme les joies de sa jeunesse, les pompes et les splendeurs de l'antique religion et malgré les vociférations des clubs ~~contre les prêtres~~, malgré la campagne de déchristianisation, malgré les décrets qui poursuivaient les prêtres réfractaires, ne pouvant rentrer dans les églises dont les portes étaient fermées, il se pressait dans les endroits secrets où des ecclésiastiques courageux continuaient à célébrer les saints mystères. (3)

Le Père Brun choisit ce ministère qui se faisait ordinairement la nuit.

Nous avons dit que, jusqu'au Dimanche de la Sexagésime 1794, il avait assuré le service religieux avec le P. Carrichon dans l'ancienne chapelle de l'Institution de l'Oratoire. Dénoncés et recherchés nos deux Oratoriens, restèrent cachés en lieu très sûr pendant plus de trois semaines.

Le danger passé, ils reprennent leur activité, mais plus dans leur chère chapelle dont les portes sont couvertes de scellés.

Le Père Brun cherche. Un ancien élève de Juilly, que nous n'avons pu jusqu'ici identifier, lui donne asile ainsi qu'au Frère Delamarre, chez lui rue des Saints Pères et lui révèle que des chrétiens sûrs du quartier ont réussi à rouvrir la ci-devant chapelle des Missions Etrangères rue du Bac. Le Père Brun prend aussitôt la direction du groupe

(1) Extraits des rapports de police du 24 au 25 mai 1793
Dauban : la démagogie en 1793 à Paris, page 199.
Edmond Biré : Paris en 1793 p. 297.
Launay : le séminaire des Missions étrangères pendant la Révolution. Vannes, chez La Folie, 1888.
(2) Joseph Grente : Le culte catholique de Paris de la Terreur au concordat. Paris, Lethielleux, 1903, page 396.

(3) Id. Ibid. p. 423.

Les assemblées avaient lieu 2 ou 3 fois la semaine : on n'y entrait que par billets.[1] Des baptêmes et des mariages se célébraient dans cette église qu'on appelait l'oratoire des Missions Etrangères. Quand la paix fut venue, le culte y fonctionna régulièrement du 9 avril 1795 au 3 avril 1802. Une paroisse provisoire y fut même établie avec un curé et 5 vicaires dont le P. Brun.[2]

Le 24 mai 1795 il signe un acte de baptême dans l'église catholique ~~[illegible]~~ installée dans la chapelle de l'ancien noviciat de l'Oratoire par l'autorité et la permission des grands vicaires du Diocèse de Paris gouvernant pendant l'absence de Mgr l'archevêque, registre conservé à l'heure actuelle dans les archives de l'église S. Sulpice.[3]

Nous retrouvons le P. Brun sur la paroisse S. Jacques du Haut Pas en 1800, assistant les religieuses du S. Sacrement lors de leur rétablissement à l'hôtel de Chaulnes, rue d'Enfer, près de l'Ecole Lavoisier actuelle.

Le 1 août 1818 il va à Juilly s'associer au P. Lombois pour l'aider à gouverner ce célèbre collège qui avait pu, par une grâce spéciale de Dieu, traverser sans trop de mal, l'épouvantable tourmente. Il y était encore le 15 octobre 1823.

Après cette date, nous ne trouvons plus de traces de lui ni à Juilly, ni à Paris.

Brun Prêtre de l'Oratoire

André Reimond Brun

Mon catalogue

Du diocèse de Bordeaux
entré en 1771 (en 1770 dit la liste de 1790)
prêtre à la Noel 1777

Avait 39 ans en avril 1790

Ils étaient 3 frères à l'oratoire

Bonaventure Stanislas né en 1746 entré 1764
Bernard Xavier " 1748 " 1763
André Reimond " 1751 " 1770

Listes des assemblées

1779 Arras Art
1782 " "
1785 Paris Institution
1788 Juilly

Listes de Juilly

1786 à Juilly, curé desservant
1787 " "
1788 " "
1789 " "
1790 " "

M. M. 613 – né à Bordeaux le 20 mai 1751 - reçu le 1 octobre 1770, prêtre Noel 1777

1771 Juilly préfet de ~~pension~~ chambre commune
1772 " "
1773 " "
1774 " la 6e
1775 " la 5e
1776 " la 4e
1777 " "
octobre 1777 – 1779 préfet de pension Arras
1781 " "
1782
1783 à Juilly, Directeur spirituel
1784 Directeur institution de Paris
1784-85 " " "
1786 Juilly Directeur spirituel

M. M. 592 Nommé curé de Juilly le 27 août 1790 à la place du Père Louis Petit qui démissionna purement et simplement

Voir : Chanoine Grente p. 309, 399, 423, 448
Delarc III, 271

T.S.V.P.

MM. 607, 5e catalogue, N° 289 =

André Brun, de Bordeaux, entré à Paris en 1770.

MM. 617, p. 133, verso N° 4667 =

Le Confrère André Brun, laïc, 19 ans, natif de Bordeaux,
fils de feu Jean Brun, négociant et de Marie Placant
ayant fait ses humanités et sa philosophie à Vendôme
entré à Paris le 20 septembre 1770, admis le 1 octobre
Pension ordinaire et 1 entretiendra. 400tt

MM. 612 , **page** , **N°** 2005 de ma copie

Le Confrère André Brun, laïc

Né à Bordeaux, 19 ans

Fils de Jean Brun, négociant et Marie Pleiant

Humanités et philos. à Vendôme

Entré à Paris le 20 sept , vêtu le 1 octobre 1770

Pension :

MM. 6 14 , **page** 116 , **N°** 779

Le confrère André Brun, Laïc

Né à Bordeaux, 19 ans

Fils de feu Jean Brun, négociant, et de Marie Placant

Humanités et sa philosophie au collège de Vendôme

Entré à Paris le 20 Septembre vêtu le 1er Octobre 1770

Pension : Il payera la pension ordinaire et son entretien

M. 228 B

Amable Bruns, de Bordeaux, 19 ans

entré le 20 sept. 1770

Le 6 Nov 1910 N° 53

Bon pour Halbout

30 K de 34 à la livre

(Voir le début plus loin page 3)

Hamel : Histoire de Juilly Paris Gervais 1888 3e édition

p. 342

Tel fut encore le P. Brun, curé de Juilly, qui, sous son costume de garde national, qu'il ne quitta pas un seul jour, la cocarde tricolore à son tricorne, prodiguait partout les consolations suprêmes aux victimes du Tribunal révolutionnaire. Comme le Père Carrichon, son ami, il eut le bonheur d'assister aux de la journée du 22 juillet 1794 ; mais plus heureux que lui, il put parvenir jusqu'au pied de l'échafaud, et y rester pour prononcer la formule sacrée de l'absolution sur chacune des 41 têtes qui y tombèrent.

Erreur c'est justement le Père Carrichon

Le P. Carrichon a, lui aussi, raconté cette scène déchirante mais admirable dans le Correspondant, N° du 10 avril 1847, où, sans le nommer, il désigne le P. Brun dans ce passage (p. 8) : « Sur les marches de l'église St Louis, j'aperçois un ami, pénétré pour elles de respect et d'attachement, cherchant à leur rendre le même service. »

page 368

Le 1 août 1818 les Pères Combois et Sonnet s'adjoignirent à Pères de l'Oratoire : les Pères Brun, Marcel Gruneau, Viel et Moissenot

page 372

Il y était encore le 15 oct 1823

—

page 342 en notes

Nous devons ce détail à notre excellent ami, M. le chanoine Gossin, président général de l'Œuvre de St François de Sales, qui a bien voulu nous permettre de citer l'extrait suivant des manuscrits de son respectable père, M. Jules Gossin, décédé ancien conseiller à la Cour royale de Paris, et dont la mémoire est restée en vénération dans les deux sociétés de St Vincent de Paul

sont il fut le second président général, et de Saint Régis, dont il fut le fondateur.

« La famille de Noailles était très liée avec un prêtre de l'Oratoire, nommé le P. Bruns : elle avait fait promettre à cet ecclésiastique que, si le tribunal révolutionnaire la condamnait à mort, il suivrait les charrettes, déguisé en garde national, pour qu'au moment fatal il fût donner à chacun l'absolution *in articulo mortis*. Le P. Bruns tint fidèlement sa promesse ; mais là ne se borna pas sa charité ; il resta au pied de l'échafaud et prononça la formule sacrée sur chaque tête qui allait tomber » (T. V. p. 111 de ces manuscrits rédigés par M. Gossin sous le titre de : Dictés sur l'histoire de France, pour servir à l'éducation de l'un de ses enfants.

pas lui, mais Carrichon

Ce fait, d'ailleurs, avait un intérêt particulier pour M. Gossin, dont le père, Pierre François Gossin, député de Bar-le-Duc à l'assemblée Constituante, était au nombre des 41 victimes qui ont porté leur tête sur l'échafaud révolutionnaire le même jour que Mesdames de Noailles ; et il le tenait, ainsi qu'il l'explique à la page suivante, du P. Bruns, lui-même avec lequel il s'était trouvé en rapport en Xbre 1810.

Lettre du chanoine Grente, du 26 janvier 1920 :

« Un dernier souvenir : l'écriture du P. Bruns m'est revenue à la mémoire. C'est lui qui en 1795-96 avait fondé l'un des oratoires catholiques du quartier de l'Odéon. Les registres, signés de lui, doivent se trouver à la grande sacristie de l'église de St Sulpice. Nous essaierons de les y retrouver si les inventaires ne les ont pas fait émigrer ! »

Hamel : Histoire de Juilly. Paris. Gervais 1888, 3e édition

page 316

A Juilly, comme dans toutes les autres paroisses, le jour de la prestation de ce serment avait été fixé au dimanche, 16 janvier 1791, après la grand'Messe. Le curé, le P. Brun, refusa de trahir le devoir de sa conscience ; les habitants, dont il était aimé, respectèrent sa fidélité à l'Eglise ; et il put continuer ses fonctions curiales jusqu'au mois d'août suivant, époque à laquelle il fut remplacé par l'intrus Moreau, bénédictin de l'abbaye de St Faron, de Meaux. Il se retira alors à Montgé, d'où il revenait, chaque semaine, le vendredi soir, pour dire la messe, le samedi et le dimanche, à la chapelle Ste Geneviève du collège, en faveur de ses paroissiens qui s'y rendaient, « moins peut-être, dit le P. Prunesse, par conviction de l'illégitimité de l'intrus que par affection pour leur véritable curé. »(1)

(1) Notes mss. du P. Marcel Prunesse, ancien curé de Juilly, citées dans la lettre inédite de son neveu, mort en 1863, doyen du chapitre de la cathédrale de Meaux, à l'abbé Coyguet, chanoine de Soissons.

P. Ingold : L'Oratoire et la Révolution, page 63, se contente de reproduire ce passage.

Le Nôtre : le jardin de Picpus, 261 pages in 8° avec illustrations. Perrin 1928.

page 1

Double emploi

M. Grelet, jeune confrère de l'Oratoire, passa le temps de son noviciat au collège de Juilly où, conjointement avec le P. Brun, il était chargé de la surveillance des Minimes ; ainsi désignait-on la salle des plus jeunes pensionnaires.....

Une simple supposition ! le P. Brun était curé

La vicomtesse de Noailles correspondait fréquemment avec le P. Brun et quand, au début de la Révolution, Alexis et Alfred durent quitter la célèbre institution, c'est à lui qu'elle s'adressa, le priant de lui indiquer pour eux un précepteur en qui elle fût mettre toute sa confiance. Le P. Brun désigna M. Grelet. Agé

page 7 Le P. Brun, qui habitait rue des Saints Pères, non loin de l'Hôtel de Noailles-Mouchy, était un des visiteurs les plus assidus. (après sept. 1793)

Le P. Brun, d'origine bordelaise, âgé de 42 ans, avait été directeur spirituel au collège
erreur de Juilly, puis supérieur de l'Oratoire de Paris

page 92 Le matin du 4 thermidor, 22 juillet, avant 6 heures, M. Grelet sortit pour aller chez le P.
erreur Brun, son ancien maître de Juilly, qui demeurait rue des Stes Pères. Le le prévint que les Dames de Noailles, transférées à la Conciergerie, seraient vraisemblablement condamnées à mort dans la journée; il le pria de se poster sur leur passage lorsqu'elles iraient à l'échafaud et de leur donner une dernière absolution. Le P. Brun était coutumier de ces périlleuses expéditions; il promit donc.

page 110 Devant l'Église St Louis, le P. Carrichon avise un ami, déguisé comme lui et qui, abrité sous le large portique, contemple le défilé désordonné du cortège. C'est le P. Brun, venu, lui aussi, pour bénir à leur passage les 3 condamnées. L'abbé Carrichon va vers lui, lui frappe sur l'épaule avec une familiarité démocratique: « Bonjour, mon ami », dit-il.

Joseph Grente = Le culte catholique à Paris de la Terreur au concordat, Paris, Lethielleux, 1903.

p. 396 = Un oratoire catholique est installé aux Missions étrangères et le culte y fonctionna régulièrement depuis le 9 avril 1795 = Au 3 avril 1802 la paroisse reçoit 1 titulaire. au nombre des 5 vicaires le P. Brun.

p. 423 = On trouve aux archives de l'église Ste Sulpice, un Registre des Baptêmes, Mariages et Sépultures faits dans l'église catholique établie dans l'Institution de l'Oratoire de Paris par l'autorité et la permission des grands vicaires du Diocèse de Paris gouvernant pendant l'absence de Mgr l'archevêque contenant 16 feuillets cottées et paraphées par moi prêtre catholique le 22 mars 1795, signé Hudault prêtre. »
avec la signature de ce chef d'oratoire se rencontrent celles de A. R. Brun, prêtre, au 24 mai 1795 et de Miné, le 1 septembre.
Une interruption se produit du 9 X 1795 au 19 avril 1798; puis viennent 5 actes, (dont

le dernier est du 30 Nov. 1800) de « baptêmes faits dans des oratoires particuliers de la paroisse St Sulpice. »

André Raymond Brun, qui figure dans ce registre, était un ancien oratorien de Juilly, qui avait passé le temps de la Terreur à Paris, portant les consolations de la religion aux condamnés jusqu'au pied de l'échafaud. Nous le retrouvons sur la paroisse St Jacques du Haut Pas en 1800, assistant les religieuses du St Sacrement lors de leur rétablissement à l'hôtel de Chaulnes, rue D'Enfer, près l'école Lavoisier actuelle.

page 448

Lorsque parut le décret plus sérieux du 3 ventôse an III, les paroissiens de St Jacques firent tous leurs efforts pour être des premiers à profiter de la liberté des cultes. En attendant que les anciens fabriciens eussent assuré l'ouverture de l'église pour le 24 juin 1795, les maisons religieuses ou particulières ouvraient des oratoires aux fidèles. La chapelle de l'Institution avec le P. Brun, les chapelles des Eudistes .....

Abbé Delarc = L'Eglise de Paris pendant la Révolution, Paris, Desclée de Brouwer. T. III. p.

Cet ami que rencontra M. Carrichon était le P. Brun, prêtre de l'Oratoire avec lequel j'étais chargé à Juilly de la salle des Minimes dans le nombre desquels étaient MM. Alexis et Alfred de Noailles.

J'avais averti M. Brun, le même jour que M. Carrichon (22 juillet 1794) de nos inquiétudes et de nos vœux pour Mesdames de Noailles. Ces deux amis se rencontrèrent dans la rue du faubourg St Antoine; ils accompagnèrent les victimes; ils les bénirent et ne se retirèrent qu'après la consommation du dernier sacrifice (Note fournie par M. Gratet)

Le P. Launay, des Missions étrangères = Le séminaire des Missions Etrangères pendant la Révolution 1789 à 1805 = Vannes, chez La Folie, 1888 =

Après la promulgation de la loi du 3 Ventôse an III (26 février 1795), quinze églises avaient été ouvertes dans Paris. Peu à peu d'autres se rouvrirent également. Au mois d'août 1795, M. Bilhère écrit qu'il a pu dire la messe dans l'église des Missions, dont un prêtre assermenté, M. Dioney, était desservant. Des baptêmes et des mariages se célébraient dans l'église qu'on appelait alors « l'Oratoire des Missions Etrangères. »

Nous avons compté sur les registres très certainement authentiques, mais qui ne portent pas de signature,

135 baptêmes et 11 mariages du 12 janvier au 25 X 1795
111 " 18 " en 1796

Curriculum Vitæ.

— Fils de Jean Brun, le jeune, marchand et de Marie Plaçant

20 mai 1751 — Né à Bordeaux (Gironde)
Humanités et philosophie à l'École militaire de Vendôme
Mort de son père.

20 sept. 1770 — entre à l'Institution de Paris

1 oct. 1770 — Reçu à l'Oratoire, en prend l'habit

oct. 1770 - 1771 — Institution

1771 - 1772 — Juilly, préfet de chambre commune (maître d'étude)

1772 - 1773 — " "

1773 - 1774 — " la 6e

1774 - 1775 — " la 5e — 6 ans

1775 - 1776 — " la 4e

1776 - 1777 — " la 4e

Noel 1777 — ordonné prêtre — 25 août 1777 ira de Juilly à Arras

1777 - 1778 — Arras, préfet de pension

1778 - 1779 — " "

1779 - 1780 — " " — 5 ans

1780 - 1781 — " "

1781 - 1782 — " " — 14 octobre 1782 d'Arras à Juilly pour y faire les fonctions de chanoine

1782 - 1783 — Juilly, Directeur spirituel et chanoine

1783 - 1784 — Paris, Institution 2e directeur — 20 octobre 1783 de Juilly à Paris pour la Direction des confrères

1784 - 1785 — " " "

1785 - 1786 — Juilly, curé desservant

1786 - 1787 — " "

1787 - 1788 — " " — 6 ans

1788 - 1789 — " "

1789 - 1790 — " " — 27 août 1790 curé titulaire à la place du P. Petit qui démissionne

1790 - 1791 — " " — 16 janvier 1791 refuse le serment schismatique. Reste en place.

août 1791 — à l'arrivée du curé schismatique Moreau, se retire à Montgé, mais revient dire la messe le dimanche à la chapelle Ste Geneviève

25 Novembre 1792 — chassé par les révolutionnaires de Meaux, va à Paris à l'Institution retrouver le P. Carrichon et le frère Delamarre

30 Nov. 1792 — Ils s'installent 6 rue des Prouvaires chez le charcutier Nicolas Michel Lelièvre

Ils assurent le service religieux dans l'ancienne chapelle de l'Institution jusqu'à la sexagésime 1794

janvier 1793 — Mort subite de Madame Lelièvre

février 1793 — Ils s'installent rue du Marché aux Poirées chez Louis Fauvelle. 2 alertes graves.

mars 1793 — Le P. Carrichon va rejoindre ses frères rue S. Jacques

septembre 1793 — Le P. Brun et le F. Delamarre reçus rue des St Pères par un ancien élève de Juilly.

Il assure la direction du groupe de l'oratoire des Missions Etrangères rue du Bac

27 juin 1794 — Mort des Boufflers

7 juillet 1794 — Mort des 6 élèves de Juilly

22 juillet 1794 — Mort des dames de Noailles

27 juillet 1794 — 9 thermidor, Mort des Puy de Vérine. Blessé d'un coup de pied de cheval au mollet gauche.

9 avril 1795 – 3 avril 1802 — vicaire à la paroisse des Missions étrangères.

24 mai 1795 — — signe un acte à l'Oratoire de l'Institution.

1800 — — rue la paroisse S. Jacques du Haut Pas, il assiste les religieuses du St Sacrement lors de leur rétablissement à l'hôtel de Chalmes, rue d'Enfer, près l'école Lavoisier actuelle.

en Xbre 1810 — — en relation avec le chanoine Gossin, président de l'œuvre St François de Sales, petit fils du Gossin qui fut guillotiné avec les Dames de Noailles

1 août 1818 — — va à Juilly s'associer aux P.P. Lombois et Sonnet

15 octobre 1823 — — est encore à Juilly

Depuis — plus trace de lui à Juilly et à Paris